

le changement de la syllabe *ce* final en *z*, par lequel de *facies*, *face*, il fait *haz*, de *falx*, *fa-loe*, il fait *hoz*.

ARTICLE III.

Des dialectes espagnols, et particulièrement du Basque, celui de la Biscaie.

145) Avant le règne de Charles-Quint sous lequel les treize royaumes qu'on comptoit autrefois n'en firent plus qu'un seul, on y pouvoit compter au moins autant de langages ou de dialectes qu'il y avoit d'états indépendans les uns des autres. Ces langages étoient fortis tous également du Latin avec plus ou moins de mélange de Celtique, de Gothique, ou d'Arabe, suivant les circonstances dans lesquelles ces provinces s'étoient trouvées, ou la différence de leur position géographique. Ainsi la langue catalane ressembloit et ressemble encore si fort à celle qu'on parle dans la France méridionale, et à la Ligurienne, que les François même la regardent comme soeur aînée de la Provençale et de la Languedocienne. La Castellane tant par le voisinage et par la qualité de l'air et du sol, que pour avoir eu des relations politiques avec la Gascogne et le Béarn singulièrement, ressemble infiniment au Gascon. Les provinces méridionales telle que la Murcie, la Grenade, l'Andalousie, ont conservé plus de mots arabes que les deux Castilles, la Catalogne, et la Navarre. L'Aragonois qui ne peut guères différer du Va-

lencien, tient une forte de milieu entre le langage des provinces, placées aux extrémités opposées de la Péninsule. Il s'amalgame plus facilement que les autres avec le Castillan; conservant toutefois plus de rapport avec le Latin ou l'Italien, que n'en conserva le Castillan. Ce qu'on remarque surtout au sujet de la lettre *F* que le Castillan surtout changea peu-à-peu en une aspiration fort légère, qui à la longue disparut en parlant, et ne resta que dans l'écriture.

146) Les écrivains cependant tant aragonois que valenciens, dès le tems de Charles - Quint se sont presque en tout conformés au dialecte castillan, comme en Italie les Lombards se sont conformés au Toscan. Quoique les Angenzola, Mendoza, Boscan, et autres poètes du seizième siècle n'eussent pas d'autre modèle à suivre que la Celestina de Giovanni Mena ou suivant d'autres de Rodrigue Cota, beaucoup moins considérée en Espagne que ne l'étoient en Italie les poésies de Dante et de Pétrarque, et la prose de Boccace.

147) Mais le dialecte qui se conserve encore dans une des provinces de l'Espagne, très-différent non seulement de la langue commune espagnole, mais de toutes celles qu'on connoit en Europe, est le Basque. Quelques recherches qu'aient faites plusieurs savans Espagnols, et les François (qui ont quelque titre pour regarder cette langue singulière, comme appartenant en partie à la France,) jamais on n'est parvenu à constater son origine. Il est vrai qu'on a de

la peine à y appercevoir quelque ressemblance avec les langages des peuples qui entourent la Biscaie de trois côtés à l'Ost, au Sud et au Nord; car à l'occident le pays touche à la mer. Il seroit naturel que dans ce pays l'ancienne langue celtique se fût conservée, mieux que dans tout autre coin de la Péninsule; puisque l'on sait que les Romains ont eu bien de la peine à le soumettre, et ne l'ont jamais possédé aussi complètement que les autres, que peu ou point de colonies y ont été conduites de l'Italie, ni des Gaules, ou de l'Espagne parfaitement soumises. On sait aussi que les rois de Castille ont toujours traité ce pays avec beaucoup d'égards, l'ont distingué par diverses exemptions et lui ont conservé différens privilèges; de sorte que la langue castillane n'y a pas été beaucoup mêlée avec le langage propre du pays par ces foules d'employés, qu'on envoie de la capitale, ou des autres provinces pour gouverner, ou *travailler en finance* les provinces qu'on peut craindre disposées à des révoltes, à des insurrections. Nonobstant cela, et malgré l'opinion constante que cette langue est unique, sans rapport avec les autres connues, on y voit bien des traces qui la rapprochent des langues d'une origine commune; et si les mots qui nous laissent entrevoir ces traces, ne sont pas venus du Celte, ou du Latin, ils sont de ceux qui se trouvent dans tous les idiomes, et que la nature a formés même par les organes.

148) Tels sont d'abord les noms de père et

de mère qu'en Biscaille on appelle *aita*, et *ama*. Or *Aita* est ainsi que *tata* le nom de père en divers idiomes orientaux; et *Atta* avoit même cette signification dans le vieux Latin; *ama* est le même que *mama*, et *amme*, qui dans tout pays, désignent la mère, la nourrice et toute femme, qui tient lieu de mère.

149) L'eau, est en Biscaille *ura*, qui ne peut-être que l'*udor*, *dour*, *dur*, des anciennes langues orientales et occidentales pour signifier *eau* *). Les Basques appellent le coeur *vistza*, qui rappelle promptement le nom latin et italien *viscera*; l'ame est *arimea*. Comme plusieurs langues d'*anima*, ont fait *arma*, celle des Cantabres a pu faire *arimea*. Ils disent *edan*, pour *boire*, c'est qu'on se nourrit en avalant quelque chose de liquide tout comme en mangeant; et *edan* est le même mot que *eden*, *eten*, manger, et le *jan*, mot primitif de signification vague comme *ja*, *jo*, *jam*, par quelque translation de sens veut dire *manger*. *Eguin* ne ressemble pas davantage à *agen*, prononcé *agmen*, en changeant les voyelles, et *eguin*, *agene*, moins éloigné qu'*echo* espagnol ne l'est de *factum*, d'où il sort certainement. Trois noms de couleur ne diffèrent pas beaucoup de ceux que nous avons dans nos langues, *bnlza*, qui signifie *noir*, pourroit-être tiré de *swarz*, par des transpositions et changements de lettres assez ordinaires, de *w* en *b*, de *r* en *l*. Le *bleu* est en Basque *azula*, com-

*) Le nom correspondant à rivière est *oregula*, composé des élémens radicaux d'*hudor*, et d'*aqua*, *aigua*, *equia*.

me en Italien *azzurro*. Le *verd* est *vaedia*, en supprimant l'*r*, comme bien d'autres idiomes le suppriment en beaucoup de mots. Deux noms très essentiels *moi* et *toi*, quoiqu'ils se présentent sous une forme différente, font néanmoins les mêmes qu'on trouve dans toutes les autres langues du monde. Le Basque donnant très facilement l'expression de *n* à *m*, au lieu de *mi* dit *ni*, et changeant comme ont fait les Germains le *t* en *z*, il dit *zu*, pour *tu*.

150) *Bera*, qui a tout le rapport possible avec *wer*, appuyant seulement la fin du mot, par un *a*, probablement demi-muet, tient lieu du pronom *il* et *lui* françois; tandis que *wer* en allemand répond à *quis* latin, ou à *qui* françois. Cette translation de pronom n'est pas plus extraordinaire, que ne l'est la formation de *questo* et *quello*, de *costui* et *colui* italiens, *cestui* et *icelui* françois, où *qui quae quod*, et *hic haec hoc*, entrent par un pléonasme fort singulier. La facilité de pareilles formations ou translations de noms chez un peuple idiot est incroyable, et pourtant véritable et réelle. Je ne saurois oublier un mot que j'ai trouvé dans le recueil de noms celtiques, que nous devons au grand Leibnitz (V. préf. et P. I, Art. II). C'est le mot *warta*, signifiant *nomen*, dans quelque langage du Nord. Il est aisé de comprendre que des hommes simples et ignorans ayant par hazard entendu des gardes, des sentinelles crier *wer da*, *war ta*, demandant *qui est là*, et ayant entendu répondre par exemple *Heinrich*, *Fritz*, *Hans*, auront cru que par ce mot *warta*, on deman-

doit le nom en criant *qui es tu, qui est là*. Le mot basque qui répond à *quis* latin interrogatif est *uor*. Que de sens peut avoir ce monosyllabe, fait peut-être par contraction de *no, now, nun, et ar, er, or*, pour faire une interrogation? *Grandis* latin, est en Basque *andia*, retranchant les consonnes initiales, à l'articulation desquelles son organe paroît avoir de la répugnance. *Petit*, en Italien *picciolo*, en Piémontois *pechit*, ou *pecit*, et dans quelques cantons *cit*, est *chiquia*, espèce d'onomatopée qui désigne un objet, de peu d'apparence, de peu de corps.

151) Les noms numériques par lesquels principalement on prouve l'affinité des langues, sont dans le Basque fort différens de ceux des autres langues anciennes et modernes où ils sont presque tous venus du Grec primitif; un est *bat*, deux *bis*, trois *iru*, quatre *saw*, cinq *bost*, six *sci*, sept *zاسpi*, huit *zorzi*, neuf *bederatzi*, dix *amar*, onze *amarca*, douze *amabi*, etc. vingt *oguei*, vingt un *ogueitabat*, trente *ogueitabat*, (c'est-à-dire vingt et dix), quarante *biogei*, (c'est-à-dire deux fois vingt), cent est *eun*, deux cent *biyeun*, mille est *millà*. Malgré la grande différence qui se présente au premier coup d'oeil entre ces noms, on apperçoit pourtant au fond bien de la ressemblance, dans la plupart. Le premier de ces noms *bat* est à la vérité hors de tout rapport matériel avec *ey, unus, ein* allemand, *one* anglais; mais le Basque n'est pas le seul langage qui a substitué le mot que le hazard ou le caprice suggéroit, à celui dont les autres peuples se servoient

pour dire *un*. Le Hongrois, comme nous avons vu, dit *egy bi*, ce qui est évidemment le *bis* latin qui signifie deux fois. *Iru* ne retient que l'*r*, de *tres*, τρεῖς, *drey*, trois; mais il a du rapport avec *harom* Hongrois, et paroît avoir la même origine. Je ne fais d'où peuvent venir *lav* et *boft*, quatre et cinq; mais *sci*, est bien clairement *sex*, *sei* grec, latin, et italien. *Zaspi* ne diffère pas plus de *septem*, que ne font *sieben* allemand, *seven* Flamand et Anglois, qui tous ont une origine commune avec *hepta* grec et *septem* Latin. *Orzi* qui ressemble peu à *octo*, ressemble beaucoup à *niolt* Hongrois *). Je ne saurois dire d'où on a tiré *bedoratz*, neuf, mais je soupçonne qu'*amar* ait pu désigner les cinq doigts des deux mains, comme les signes numéraux des Latins *v* et *χ*, désignoient les mains avec le pouce et le petit doigt étendus droit, et les trois autres pliés, couchés, formant la figure de *v*, puis plaçant une main contre l'autre il formoient un double *v*, et par là un *χ*. Les noms suivans sont composés de la même manière que ceux des autres idiomes, ajoutant *un*, *deux*, *trois*, etc. à *dix*, *amarca* est onze, *amabi* douze, *amaira* treize. *Oguei* vingt est formé d'une manière un peu singulière comme *viginti*, l'a été chez les Latins. Vingt un, vingt trois, vingt qua-

*) Il est à propos de remarquer dans la formation de ces noms, que le Basque, comme toutes les langues les plus douces et polies insère une consonne entre les deux mots, dont elle compose un troisième pour prévenir l'*hiatus*; et il insère une voyelle pour adoucir la ra-desse des consonnes qui se rencontrent.

tre, sont *ogueitabat, ogueitabi, ogueituri, ogueitamar. Beroguei*, deux fois vingt, *iruroguei*, trois fois vingt, ne sont pas plus absurdes pour dire trente et quarante et soixante, que ne le sont en François *soixante, et dix quatre vingt dix, et six vingt* pour dire *septante, huitante, nonante, cent vingt*.

ARTICLE IV.

Rapport du Portugais avec l'Espagnol.

152) Le fond de la langue portugaise est autant ou plus latin encore, que celui des autres langues méridionales et même de l'italienne; parceque les peuples du Nord n'ont pas porté, dans la Lusitanie autant de leurs mots, qu'ils en ont introduits en France et en Italie. ni les Maures n'y ont pas porté autant de mots arabes, qu'ils en ont laissé en Espagne. Il y reste fort peu de mots de l'ancienne langue, qui devoit être la Celtique ou Celtibérienne. On est étonné de voir la langue vulgaire des Romains répandue, établie à une si grande distance, de Rome et du Latium. Il faut supposer que du temps de Viriatus, de Pompée et des premiers empereurs romains, de nombreuses colonies sont allées s'établir dans ce dernier coin de l'Europe, ou que des troupes non moins nombreuses de Lusitains, après avoir été à Rome, ou avoir servi dans les armées romaines, sont retournées dans leur pays, et y ont apporté le langage vulgaire qu'ils y avoient appris.